

UNE VISITE A PREISCH (Commune de BASSE-RENTGEN)

Ce texte est la première partie d'une étude inédite qui paraîtra en novembre 1993 dans un ouvrage intitulé Vieilles pierres du pays thionvillois et de la vallée de la Fensch. Adrien Printz y travaillait encore quelques jours avant sa mort survenue en juillet 1987.

(Les Amis d'Adrien Printz)

Il y a une génération de cela que le présent texte aurait dû paraître. Les lieux étaient alors plus ou moins à l'abandon et inhabités et nous dûmes à la gentillesse d'un garde-chasse, gardien des lieux, d'avoir pu ainsi les explorer aussi bien la chapelle castrale qu'une partie essentielle du parc et profiter de ses commentaires. Cette visite nous avait marqués et au vu des notes prises il devint indispensable pour nous de compléter notre documentation et de publier « quelque chose » sur les lieux. Il va sans dire que les visiteurs d'aujourd'hui ne s'y retrouveront pas toujours. Il y a un art de la mutilation; ici, le temps a œuvré au mieux.

Plus qu'aucune région de l'Est lorrain, le Pays de Thionville et ses prolongements luxembourgeois ont un passé historique fertile et mouvementé. Le tronçon de voie romaine Metz-Trèves tout le long de son tracé, de part et d'autre de Thionville, irriguait tous les arrières pays de ses diverticules et s'ouvrait du même coup à la menace des incursions étrangères et barbares. La parade s'imposait et consistait dans l'établissement de fortins en des points déterminants, fortins dont les soubassements, dans bien des cas, ont constitué les prototypes des châteaux forts de notre Haut Moyen Age.

L'abondance de ces derniers est flagrante en effet. Nous n'en dénombrons pas moins d'une vingtaine dans les deux arrondissements sans parler de la forteresse de la ville de Thionville elle-même. Citons au hasard Richemont détruit en 1483, Meilbourg (Illange) 1377, Sierck, Volkrange, Gassion, Florange, Fontoy... sans oublier ceux encore visibles, en bonne partie du moins, de Rodemack, de Roussy, de Hombourg-Budange.

Il n'est évidemment pas question pour nous d'établir un historique de ces différents châteaux ni même d'analyser les liens de filiation qui pouvaient exister entre eux. Nous n'évoquerons ici que le domaine de la terre de Preisch⁽¹⁾.

1) Voir page suivante.

Vaste terre d'herbage et de labours, de pâtis et de vergers où les hameaux sont dispersés comme jaloux de leur indépendance, avec des pentes et des chemins qui serpentent et vagabondent dirait-on à perte de vue et d'horizon à la recherche du meilleur tracé... Vieille terre historique aussi de vestiges archéologiques et d'antiques seigneuries, de litiges et d'affrontements armés aussi, que marquent du reste depuis deux millénaires les tronçons d'une voie romaine qui reliait la cité messine à la seconde Rome d'alors : Trèves⁽²⁾.

Une fois sorti de Thionville au nord et au-delà de Hettange-Grande puis des deux Roussy, et la route nationale quittée, il n'y a plus que Preisch avant la frontière luxembourgeoise : un hameau certes des plus quelconques pour le commun des gens mais particulièrement intéressant pour le touriste averti. Une allée bordée tout au long de plus de 500 tilleuls, plantés au siècle dernier par le propriétaire des lieux, conduit droit au domaine seigneurial. Car il s'agit bien ici d'un domaine au sens le plus large du mot, puisqu'il couvre une superficie de quelque 450 hectares dont 150 en forêts et un parc de 90 hectares, le tout ceinturé d'un mur long de 7 kilomètres et haut de 2,50 m. C'est certainement là l'enclou le plus grand et d'un seul tenant qui existe dans la région. Il est plus que probable que la pierre nécessaire ait, au moins en partie, été prise sur la voie romaine (Metz-Trèves) qui longe la propriété. C'est certainement le général Léopold Hugo, le père du poète, lui-même gouverneur de la place de Thionville (1814-1815) qui (après avoir guerroyé de 1808 à 1815 en Espagne) avait fourni cette main-d'œuvre particulièrement bon marché⁽³⁾. D'autant plus que le propriétaire du lieu, Jacques-Constant Milleret, était le fils du maire de Thionville, Jacques Milleret⁽⁴⁾. La grille d'entrée de la propriété est flanquée de deux pavillons carrés construits sous Jacques-Constant Milleret.

1) Pour approfondir ses connaissances sur Preisch, le lecteur se reportera aux ouvrages suivants : Alphonse BREMOND, *Monographie de la Seigneurie de Preisch (Luxembourg-Lorraine)*, Metz, Imp. Charles Thomas, 1879; *Dictionnaire des châteaux de France. Lorraine* (sous la dir. de J. CHOUX), Paris, Berger-Levrault, 1978, p. 36; *Le vert pays thionvillois*, Thionville, éd. Klopp, 1981; *Le Guide des châteaux de France. 57. Moselle*. Présentation de Jean de Selancy, Paris, Hermé, 1985, p. 31; D. LAGLASSE, *Album de famille*, Thionville, éd. E. Klopp, 1986, p. 187; *Images du Patrimoine. Canton de Cattenom*, Metz, éd. Serpenoise, Metz, 1988, p. 9-17.

2) Un diverticule reliait, à la hauteur de Preisch, Basse-Rentgen au village luxembourgeois d'Altvisse près de Mondorf, où les archéologues luxembourgeois ont fait des découvertes gallo-romaines intéressantes. M. TOUSSAINT, *Répertoire archéologique du département de la Moselle*, Paris, 1950, p. 214.

3) Retenons aussi qu'il y a Basse-Rentgen, c'est-à-dire à proximité immédiate un pont à deux travées et dos d'âne dit « des Espagnols ». A propos de la clôture Bremond (*op. cit.*, p. 46) fait pourtant remarquer « cette clôture extraordinaire doit remonter comme origine à François de Lassale... ».

4) N. SINS, *J.J. Philippe Constant de Milleret, Maire de Thionville (1808-1814)*, dans *Cahiers du Pays Thionvillois* n° 5 (1988), p. 3-24.

Le château a été construit vers 1620, or il apparaît plutôt comme une bâtisse des XVIII^e et XIX^e siècles ainsi flanqué de deux grosses tours carrées d'une vingtaine de mètres de hauteur, à l'allure de pigeonniers, et percées de face de trois ouvertures entre lesquelles s'étale, légèrement en retrait, une façade à un étage sur le rez-de-chaussée où s'alignent dix-huit spacieuses fenêtres autour d'une porte à croisée ogivale. Le toit à haute pente d'ardoises est coiffé de deux cheminées et rehaussé de cinq mansardes. Ainsi le bâtiment dans l'encadrement des tours, offre le spectacle imposant et élégant d'une confortable châtelainie d'antan.

Au-dessus de la porte d'entrée (façade Nord) se trouve un encadrement dans lequel on aperçoit sculptés les deux blasons de Conrad de Soetern et de Marguerite de Mérode. Sous la corniche, un cartouche porte les initiales enlacées C.S.M. (Conrad, Soetern, Mérode)⁽⁵⁾.

Tout à côté du château (façade Sud) se dresse le lieu de culte familial : la chapelle castrale. Édifiée en 1773 par François de Lasalle et profondément restaurée, voire embellie par le baron

5) Nous donnons ici une partie de la description de l'intérieur du château telle que nous la propose Brémond dans son ouvrage, p. 16-18. Elle nous renseigne sur la richesse que contenaient ces lieux dans les années 1880. Cet inventaire est d'autant plus intéressant qu'une partie importante des trésors de Preisch a été pillée par l'occupant allemand durant la dernière guerre. Ce patrimoine se trouve encore à l'heure actuelle dans des musées de l'ancienne R.D.A.

« Les corridors du rez-de-chaussée et ceux du premier étage sont transformés en galeries d'antiquités : armures de chevaliers complètes de diverses époques, dont quelques-unes fort remarquables; des casques et des heaumes variés; des armes de guerre anciennes de toutes sortes, de divers peuples et de différentes époques : quelques-unes très rares et très curieuses; des meubles antiques, notamment de beaux bahuts richement et artistiquement décorés de sculptures. En peu de mots, le château de Preisch renferme un vrai musée de tableaux, d'objets d'art.

Au premier étage, est un corridor régnant sur toute la longueur de la façade nord du château et desservant les pièces de cet étage, d'abord la chambre de l'Évêque, désignée ainsi, dans la famille de Gargan, depuis qu'elle a été occupée par Monseigneur Paul Du Pont des Loges, évêque de Metz, lors de la consécration de la chapelle de Preisch (28 septembre 1869). C'est la chambre d'honneur de séant. Sa Grandeur a reposé dans le superbe lit à l'Ange (ou à colonnes et à dais), qui orne cette pièce, dont l'ameublement antique est des plus riches et des plus curieux pour les vrais connaisseurs. On y admire un Christ byzantin très ancien dans le genre du Christ des Croisés, conservé dans l'insigne basilique de Saint-Saturnin à Toulouse, et une croix, en cristal de roche, montée en bronze sculpté et doré, dont les bras se terminent par une fleur de lys. Cette croix a été donnée par le roi Louis XIII à l'abbaye de Saint-Denis; elle est citée par Montfaucon. Au pied du lit, on voit étendue sur le plancher la peau d'un énorme loup tué, à Hayange, par M. Auguste de Gargan, à l'âge de treize ans. Près de la chambre de l'Évêque était celle de M. l'abbé Villette, chapelain de Preisch, de vénérée mémoire dans la famille de Gargan. Cette pièce en a conservé le nom.

Les ameublements des autres chambres du premier étage du château et des tours sont variés : meubles antiques, Renaissance, Louis XV, Louis XVI, modernes, etc. En un mot, chaque pièce représente une époque ou un style. Nous le répétons encore une fois : le château de Preisch est un vrai musée. »

Charles de Gargan en 1862, elle se fait singulièrement remarquer⁽⁶⁾. Tout ce que l'architecture à la recherche de nouveauté a pu accumuler de trouvailles, d'artifices et de raffinement est visible ici. Au niveau de l'ordonnance, elle s'apparenterait au style « jésuite » mais verse à plein dans un baroque savamment recherché avec son ornementation fastueuse et compliquée. Et l'on songe aux délires architecturaux que connaîtront quelques années plus tard les châteaux de Louis II de Bavière.

La façade se compose de deux parties : une partie inférieure formée de deux étages de colonnes et une partie supérieure formée des trois étages du clocher. D'abord donc dans la partie inférieure un total de douze colonnes dont quatre entourant le portail. Au-dessus l'on aperçoit la rosace de la chapelle devant laquelle se trouve la statue de sainte Madeleine : à droite et à gauche des niches avec les statues de saint Hubert et de sainte Cécile. Les trois étages de la partie supérieure comprennent l'horloge et son cadran, un campanile ajouré, la flèche en pierre surmontée de la croix. La hauteur totale de l'édifice est de 25 mètres. L'actuelle cloche a été fondue avec le bronze de celle du XVI^e siècle acquise par Madeleine de Schauenbourg⁽⁷⁾. Mais pénétrons à l'intérieur du sanctuaire...

Ce qui frappe d'emblée, c'est le caractère solennel des lieux et sa lumière. Certes, il subsiste encore une certaine débauche ornementale notamment dans les chapiteaux des colonnes jumelées, les arcs et les clefs de voûte avec leur archivolte. Cependant les deux colonnes qui flanquent ici l'entrée du chœur valent qu'on s'y arrête; leur agreste décoration de clochettes de muguet, de feuilles de chêne et de glands a quelque chose de la fraîcheur d'inspiration

6) Elle a été édifée après la démolition de l'ancienne chapelle construite en 1523 pour Jean de Schauenbourg. Cette chapelle castrale était située à l'extrémité occidentale du vieux château. La chapelle fut restaurée de 1862 à 1865 par le baron Charles-Joseph de Gargan avec le concours de l'architecte messin Jacquemin et consacrée le 28 septembre 1869 par Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz. Selon Brémond la chapelle primitive était dédiée à saint Jean-Baptiste; la nouvelle chapelle fut dédiée à sainte Madeleine. N. DORVAUX, *Les anciens pouillés du diocèse de Metz*, Nancy, 1902, p. 690; N. WEYLAND, *Vie des saints du diocèse de Metz*, Guénange, 1906, t. I, p. 153; F.-X. KRAUS, *Kunst und Altertum in Lothringen*, Strasbourg, 1889, p. 850; BREMOND, *op. cit.*, p. 19.

7) A propos de cette cloche, on lit l'anecdote suivante dans l'ouvrage de Paul ROHR, *Blasons populaires et autres survivances du passé. Curiosités folkloriques du Pays messin et de la région lorraine*, 1970, p. 557 : « On rapporte qu'elle [la cloche] s'était fêlée après avoir été transportée lors de la démolition de l'ancien campanile par un ouvrier dont les mains étaient imprégnées d'ail ! Quoi qu'il en soit, de cette curieuse action végétale sur les molécules du bronze, on peut rendre hommage à l'esprit conservateur du châtelain qui a fait reproduire sur la nouvelle cloche l'ancienne inscription en minuscules gothiques : *ach gott sieh an Magdalena von Schauenburg 1564* (BOUR, *Études campanaires mosellanes*, Metz, 1951, t. II, p. 50) ».

d'antan. Les médaillons des clefs de voûte frappent également ornés qu'ils sont d'une colombe et d'un jeu de clefs...

Mais déjà notre regard est capté par les hautes sculptures dressées de part et d'autre contre les murs; stèles tombales levées qui sont les dignes répliques de celles des chapelles de Hombourg-Budange et d'Inglange. Et pour prévenu que l'on soit, on en a un « haut le corps » et demeure interdit tant le charme opère dans toute sa solennité.

La première sculpture dans le croisillon nord (côté Épître), sculptée en rond de bosse, représente un chevalier dans tout l'apparat de ses armures médiévales. Figé dans la gangue de son armure, le cou raide et casque de guerre en tête, ne laissant apparaître que les yeux, le nez et la bouche, il apparaît tout aussi résolu en cet ultime instant, affronté visière levée et mains gantées de fer, qu'en tout autre péril bravé au cours d'une vie guerrière. Sa haute épée de combat, emblème de la chrétienté chevaleresque, lui monte jusqu'à la poitrine et un grand lion vigilant est accroupi à ses pieds. On se plaît à imaginer que notre homme ainsi armé, même à l'heure du jugement dernier, n'hésiterait pas à rabattre la visière de son casque et à jeter son glaive dans la balance, comme si l'au-delà était à conquérir par les armes.

Un cordonnet avec pompon est passé autour de son poignet droit. Deux écus armoriaux sont sculptés au-dessus dans la frise de la stèle à hauteur des épaules, l'un en sautoir présenté par des angelots est meublé d'un écusson bordé de festons, l'autre d'un lion⁽⁸⁾. Son épitaphe en langue allemande est gravée en belles lettres gothiques et en creux sur le pourtour de la stèle : ANNO 1523 DEN MINUS JUNI IST DER EDLE JOHAN VON SCHAUENBURG HERR ZU PREISCH HOFMEISTER VON DEN MARKGRAFEN CHRISTOPH VONN BADEM ZU RODEMACK VERSCHIEDEN IN GOTT AMEN (En 1523 le 3 de juin est mort le noble Johan de Schauenbourg seigneur de Preisch, chambellan du margrave Christophe de Bade, seigneur de Rodemack).

Le second de ces monuments funéraires, dans le chœur, côté Épître, est présenté en ces termes (également en allemand) : DER EDELL UND GESTRENGH BERNHART VON SCHAUENBURGH HERR ZU PREISCH UND SCHVDBVRGH OBRISTER GUBERNATOR UND PREOBST ZU DIETENHOBEN IST DEN

8) « deux écussons » : l'un de Schawenbourg et l'autre portant d'argent, au lion rampant d'azur et couronné d'or, qui est de Soulbach, de la mère de Jean » (BREMONT, *op. cit.*, p. 33).

9 E MARTI ANNO 1576 IN GOTT VERSTHEIDEN (Le noble et puissant Bernard de Schauenbourg seigneur de Preisch et de Schudbourg gouverneur en chef et prévost de Thionville est mort le 9 mars 1576). Nous sommes donc ici en présence de Bernard de Schauenbourg dans sa tenue d'apparat de gouverneur de la forteresse de Thionville.

Arrêtons-nous un instant devant ces deux chefs-d'œuvre. Si nous comparons la pierre tombale de ces deux personnages on s'aperçoit du changement qui est intervenu dans la société en un demi-siècle. Jean Marquart de Schauenbourg figure en pleine et rude féodalité austère et guerrière; son fils, lui, bénéficie déjà des aises et mondanités de la Renaissance. Il est certes en tenue de guerrier armé de toutes pièces mais son armure est plutôt de parade; ainsi en témoignent sa belle barbe soignée ainsi que son armure, sa dague et son glaive visiblement en métal précieux et ciselé qui font figure de bijoux plutôt que d'armes. Et notre gentilhomme prend même ses aises avec le ciel, pourrait-on dire, dont il attend sereinement le verdict, agenouillé sur un riche coussin. Un double collier orne sa poitrine et un heaume fastueusement empanaché est déployé à ses côtés. Ses armes paternelles et maternelles, distribuées sur les jambes repliées par un arc de la dalle, sont : un écu écartelé, un écu en sautoir meublé d'un écusson bordé de festons, un second écu écartelé portant sur 1 et 4 un écusson et sur 2 et 3 trois merlettes (petits oiseaux), un troisième écu plein chargé d'un lion et un quatrième écu à la croix de cinq coquilles et aux écartelures meublées de cinq croix ancrées⁹⁾.

Lui fait face (côté Évangile) sa sœur, laquelle offre la même opulence tant vestimentaire que physique, et, comme lui, elle a surtout souci de « faire tableau », de poser pour la postérité et pour être vue des gens de cour, plutôt que par le Christ. Le port altier, la coiffure apprêtée et vêtue d'un fastueux manteau à manches bouffantes, dont les amples plis tombent et ondulent avec une grâce pompeuse, elle montre cependant un visage d'une facture assez fruste. Son manteau entrouvert laisse voir, sous ses mains jointes, un pendentif enjolivé d'un Christ en croix. Son agenouillement lui est également facilité par un épais coussin rehaussé de broderies, auquel s'appuie un caniche, d'une facture plutôt grossière, illustrée des mêmes armes que précédemment. Les montants du tombeau

9) « Le premier est : d'or, à miroir antique d'argent, cerclé et pommelé ou perlé d'azur; à deux cotices de gueules passées en sautoir, brochant sur le tout qui est de Schawenbourg; le 2^e : de gueules, à l'écusson d'argent, en abîme qui est de Brandebourg; puis en bas sont : le 3^e, d'argent au lion rampant d'azur couronné d'or, qui est de Soultzbach; et le 4^e : d'azur à une croix d'or chargée de cinq coquilles de gueules, mises une en cœur et une sur chaque croisillon, cantonnée à chaque canton de cinq croisettes recroisetées d'or qui est d'Argenteau » (BRÉMOND, *op. cit.*, p. 31).

sont illustrés de deux médaillons aux effigies apparemment de fantaisie. Son épitaphe dit, toujours en langue allemande : « DER EDELEN UND ERENTVGENDRICHE FRAVWI MAGDELENA VON SCHAWENBURGH WEFWE VON NAVES FRAVWE SU BERTREG UND MECHZIG MIT FRAVW SU FENTZ DEN 23 SEPTEMBER A° 1584 IN GOT VERSCHEXDEN » (La noble et vénérable dame Magdeleine de Schauenbourg veuve de Naves dame de Bertrange et de Messancy co-dame de Fontoy est morte le 23 septembre 1584).

Avec Georg de Lellich dans le croisillon gauche (côté Évangile) on retrouve la prestance et la noblesse d'allure qui caractérisent habituellement les gisants des débuts du XVII^e siècle. Il est debout en armes mais nu-tête et bien éloigné de la corpulence militaire et de la solennité compassée de son fils à Inglange⁽¹⁰⁾. Au contraire, il y a quelque chose de « désarmé » dans son attitude et comme un aveu d'impuissance contre le cours des choses, dans son visage qui penche en avant et qu'allonge une barbiche en pointe. Il a le cou ceint d'une collerette et une dentelle aux bras; un air indulgent et résigné sur la vanité des choses donne à tout son être un caractère inattendu d'humanité. A son cou pend une chaînette à double rang ornée d'un pendentif cruciforme (il s'agit de la décoration de la Toison d'Or). Un masque orne les genouillères de son armure et entre les gantelets et le heaume, à ses pieds, est couché un lévrier.

Ses armoiries figurent à hauteur des épaules : un écu écartelé à croix ancrée aux 1 et 4 et fretté (trois croix de Saint-André) aux 2 et 3 puis, un écu plein à sept macles (losanges) posés 4 et 3; à ses pieds deux écus pleins dont l'un fretté au chef et fascé souligné du nom de WOLCHRINGEN et l'autre meublé à la pointe d'un écusson et au chef d'un lambel de trois pendants (une sorte de E couché) avec l'inscription : BREDEREN VON HOHENSTEIN (sa bisaïeule). L'épitaphe dit : ANNO 1614 DER EDEL UNE GESTRENGE HERR GEORG VON LELLICH HERR ZU PEPINSDORFF IST IN GOTT VERSCHIEDEN (En l'an 1614 le noble et puissant seigneur Georges de Lellich seigneur de Pépinville est mort)⁽¹¹⁾.

10) « Georges de Lellich fils de Madeleine de Montréal et de Claude de Lellich seigneur d'Inglange et de Volkrange prévôt d'Echternach et de Biedbourg ».

11) « En reconstruisant l'autel de la Vierge (de l'église de Richemont 1864), on fit une découverte inattendue. On trouva une pierre tombale. Cette pierre d'environ deux mètres de longueur retournée servait de table d'autel, elle a été rognée dans sa longueur mais heureusement de façon à respecter la plus grande partie de la sculpture. Celle-ci représente, en haut relief, un guerrier debout dans une niche, les mains jointes, revêtu du costume de chevalier, la tête et les mains nues, les gantelets et le casque à ses pieds. La niche est formée par deux colonnes qui supportent chacune deux blasons. A sa gauche, c'est le blason des Montréal et des Brederen von Hochstedt. Nous nous trouvons donc en présence de l'effigie de Georges de Lellich.

Parfaitement conservées, ces quatre pierres tombales sont de hauteurs égales (2,25 m) et varient en largeur entre 0,90 m et 1,10 m.

Les clefs de voûte des arcs extérieurs des croisillons sont formés de médaillons, lesquels portent à gauche : 1122 Albert de PREISCH ainsi qu'un lion héraldique et, à droite, 1514 Jean de SCHAVENBOURG.

Face à la pierre tombale de Georges Lellich se trouvent deux marbres blancs portant deux inscriptions, en lettres d'or, en l'honneur des comtes Batowski :

A - « Ici repose après une carrière longue et noblement remplie Alexandre Joseph Benoit comte de BATOWSKI grand veneur de Russie et de Pologne chevalier de Malte Grand cordon de l'ordre de Stanislas officier de la Légion d'honneur né à PUTKOW en Pologne le 18 mars 1758 mort à PREISCH le 29 décembre 1841. Le souvenir de l'attachante bonté de son cœur de l'élévation de son caractère de l'amabilité de son esprit remplira toujours le cœur de ses enfants d'amour et de regret. Se souvenant de la fragilité humaine il a demandé de reposer ici. »

B - « Près de ceux qu'il aimait repose Alexandre-Auguste-Joseph le comte BATOWSKY capitaine de cavalerie, officier de l'ordre militaire de Guillaume des Pays-Bas né à PARIS mort à MOËT-HOFF (Luxembourg) le 28 février 1848. *

Dieu le protégea aux Indes à la guerre, lui accorda une femme selon son cœur, des enfants, bien des amis, le rendit heureux et le rapella (sic) subitement. Son caractère affectueux, sa gaieté spirituelle paraient l'existence des siens. Mon Dieu sanctifie leurs douleurs afin qu'ils le retrouvent pour l'Éternité.

Explorant les recoins du sanctuaire, on a la surprise d'y découvrir encore deux étonnantes sculptures où se manifeste d'une manière

11) Georges de Lellich, à en juger par son tombeau, était un haut personnage. Il devait avoir figuré avec éclat sous la bannière de l'Autriche et il avait été récompensé de ses hauts faits par la décoration de la Toison d'Or qu'il montre sur sa poitrine. La tête, quoique mutilée, est encore très belle et dénote un homme dans la fleur de l'âge. Comment cette tombe se trouve-t-elle dans ce lieu ? C'est que Georges de Lellich habitait le château de Pépinville que son père sans doute lui avait laissé en apanage. » (Ch. ABEL, *Bulletin de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle*, 1864, p. 87 et suivantes).

Charles de Gargan acheta cette pierre et fit « rétablir autant que possible la figure du chevalier d'après un dessin de M. Migette, artiste de talent ». Brémond (p. 36) rappelle deux points importants à propos de cette pierre : « Cette pierre n'a jamais été une pierre tombale mais une pierre tumulaire ou commémorative... Cette pierre provient de l'église de l'abbaye de Justemont où elle fut prise en 1794 avec le rétable... ».

saisissante le génie réaliste et tragique de l'anonyme imaginer des XIV^e et XV^e siècles. La première reléguée derrière l'autel est une Vierge de Pitié en bois d'environ 1/2 mètre. Face creuse, front ceint d'un bandeau, les mains plaquées sur sa maigre poitrine dans un geste d'impuissante défense, Marie, pétrifiée, contemple son Fils exsangue et décharné renversé sur ses genoux. Et les plis profonds et tourmentés de sa robe font involontairement penser au ravinement des larmes dans les tréfonds du cœur⁽¹²⁾.

« Maintenant l'infortune parfaite indicible me comble
Comme à l'intérieur de la pierre, je suis raide glacée
Dure ainsi je ne sais qu'une chose
Maintenant je ne peux plus te mettre au monde. »

R.M. RILKE

La seconde œuvre, plus anecdotique peut-être mais non moins originale et expressive, est remise dans la sacristie. Il s'agit d'un haut relief de 0,55 m sur 0,650 m en bois polychrome représentant la scène du baiser de Judas et du recollement de l'oreille coupée au légionnaire par l'apôtre Pierre. D'un réalisme et d'une vigueur d'expression peu commune, le groupe se compose de huit figures, des soldats pour la plupart, dont un nègre lippu, au nez camus d'une extraordinaire bestialité⁽¹³⁾. On reconnaît Judas traîtreusement embelli commettant son parjure ainsi que saint Pierre qui, visiblement, ne comprenant rien aux célèbres paroles « Pierre remets ton épée au fourreau car qui se servira de l'épée périra par l'épée », remet son épée au fourreau. Tous font cercle autour d'un impassible Jésus à la belle chevelure bouclant sur la nuque qui, tranquille et résigné, remet en place l'oreille du légionnaire agenouillé au premier plan. Un souci très net de la composition ordonne les personnages et en rythme la mimique. La partie supérieure est légèrement mutilée.

Le parfait éclairage des lieux ajoute encore à notre émerveillement. Les vitraux de la chapelle sont l'œuvre du maître peintre de vitraux Laurent-Charles Maréchal (1801-1887), maître verrier à Metz; ils sont tous contemporains du réaménagement de la chapelle en 1862 et représentent un certain nombre des membres de la famille

12) Compte tenu de son format réduit et des goûts de collectionneur de son propriétaire, nous ne saurions prétendre que cette œuvre fasse partie intrinsèque de la chapelle.

13) « Les cent coupe-jarrets à faces renégates
Coiffés de monteras et chaussés d'alpargates
Demi-cercle féroce, agile, étincelant;
Et tous font converger leurs piques sur Roland »

Victor HUGO : Le petit roi de Galice

de Gargan¹⁴). Près du porche de la chapelle se dresse une croix portant un archaïque crucifix et les armes des Schauenbourg¹⁵).

Appuyés au mur de la chapelle se trouvent les tombeaux « relevés » des comtes Batowski dont nous avons vu un memento les concernant dans la chapelle, quatre sépultures avec les inscriptions suivantes :

A - « Ici repose Louise-Jeanne-Joséphine de Walckiers Comtesse Batowska née à Bruxelles, le 21 août 1784; décédée à Paris le 19 février 1825 »

B - « Ici repose Alexandre-Joseph-Benoit comte de Batowski grand veneur de Russie et de Pologne, chevalier de Malte Grand Cordon de l'ordre de Stanislas, officier de la Légion d'honneur, né à Pustkow (Pologne) le 18 mars 1758, mort à Preisch le 20 décembre 1841 »

C - « Ici repose Alexandre-Auguste-Joseph comte de Batowski capitaine de cavalerie officier de l'ordre militaire de Guillaume des Pays-Bas, né à Paris, mort à Moestroff (Luxembourg) le 28 février 1848 »

D - « A la mémoire vénérée de Jean-Valentin-Auguste-Guillaume baron de Mandell, ancien capitaine de cavalerie, chevalier des ordres de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand d'Espagne (2^e classe), décédé en son château de Preisch le 14 décembre 1851 ».

Le monument funéraire qui est situé à l'est de la chapelle est constitué par une haute croix latine au pied de laquelle est entassé un volumineux trophée composé notamment d'une cuirasse avec casque, pistolets, lauriers et de deux écus dont l'un aux armes des comtes Batowski.

Du château fort primitif subsiste tout juste les soubassements des quatre tours rondes à peu de distance de l'actuelle demeure. D'un diamètre variant entre 3,50 m et 5 m avec des murs de 0,60 m à 0,55 m, les tours disposées en arc de cercle sont espacées d'une trentaine de mètres. A quatre ou cinq cents mètres des douves se trouvait un endroit dit « la grotte » ou « la glacière », lieu également fortifié aux murs épais profondément enfoncés en terre où l'on peut

14) Laurent Charles Maréchal né à Metz le 7 pluviôse an IX (1801) se distingua par ses peintures sur verre et surtout par les nombreux vitraux qu'il a confectionnés. Pendant les années 1855-1857, « il est sorti des ateliers de M. Maréchal, 331 verrières représentant plus de 250 scènes ou sujets. Dans ce nombre, la Moselle est comprise pour 109 verrières réparties dans 30 communes ». Nérée QUÉPAT, *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, Paris, Metz, 1887.

« Dans le chœur sont figurés la Sainte Famille et sainte Madeleine chez Simon le Pharisien. Les autres verrières représentent les saints patrons de la famille de Gargan; en particulier, la baie du nord du transept, où sont saint Henri de Banberg, empereur d'Allemagne, et sainte Elisabeth de Hongrie, sont montrés sous les traits de Charles de Gargan le commanditaire et son épouse Émilie Pescatore ». *Images du patrimoine. Canton de Cattenom*, p. 13.

15) Il s'agit ici de la croix de prise de possession de la seigneurie de Preisch par Jean de Schauenbourg. BRÉMOND, *op. cit.*, p. 22.

encore voir les restes d'une tour particulièrement importante. L'îlot où s'élevait apparemment la chapelle et le château primitif sont convertis en boqueteau et couverts d'une végétation ensauvagée. Deux petits ponts de bois y conduisent et sa superficie est sans doute à peu près celle du castel originel dont seuls subsistent les vestiges des tours d'angle plongeant dans les profondes douves d'antan. On s'y attardera forcément et longuement comme coupé du présent par le simple franchissement de ce fossé aux eaux dormantes quasi temporelles où le passé demeure et parfois ressuscite dans un trouble mirage de tourterelles, d'échauguettes et de créneaux entre les ombres confidentielles des arbres¹⁶⁾.

On ne saurait quitter le domaine de Preisch sans un regard sur le magnifique parc qui entoure les lieux que nous venons de parcourir car à lui seul ce parc mérite le déplacement et quiconque s'intéresse aux végétaux ira ici de surprises en émerveillement. C'est Jacques-Constant Milleret qui au XIX^e siècle aura l'idée d'aménager ce parc en jardin anglais¹⁷⁾. Doyen du patrimoine forestier de Preisch, et sans aucun doute de tous les parcs et forêts à la ronde, il y a là un frêne au diamètre impressionnant de 1,30 m et à la cime ravagée par des orages séculaires dont l'âge a été évalué par toutes sortes de spécialistes patentés des Eaux et Forêts à cinq siècles au moins... Plus loin¹⁸⁾, nous découvrons un hêtre sanguinaire haut et droit à blanche et lisse écorce, à l'envergure proprement phénoménale, puis il y a un platane de 1,30 m de diamètre ainsi qu'un sapin de 1,10 m de diamètre ou encore un groupe de quatre trembles de la plus belle envergure, leurs feuilles frémissent sous la brise de la matinée d'automne où nous les découvrons...

Face au château s'épanouit un tulipier géant, flanqué de deux magnolias, lesquels voisinent avec quatre épicéas plantés en ligne et singulièrement décoratifs avec leurs vertes aiguilles. Un couple de magnolias, aujourd'hui disparus, étaient dénommés « le Baron et la Baronne ». La tradition veut que les premiers rhododendrons

16) Le château fort primitif fut vraisemblablement construit à l'époque féodal. Il fut détruit en 1680 par le « sieur de la Roche-Hulin en même temps que ceux de Puttelage et de Roussy sur ordre de Thierrat d'Espagne, gouverneur de Thionville ». « Après 1659 (traité des Pyrénées), la France était en pleine possession des territoires annexés de Preisch... Mais la place forte de Rodemack avec ses dépendances furent reprises au roi par le sire de Riaville, seigneur de Puttelage, en 1674 et occupées par les Espagnols jusqu'au 17 septembre 1678. ANNÉE PAR LAQUELLE CETTE PLACE FORTE FUT RENDUE AU ROI DE FRANCE par le traité de Nimègues. Le roi ayant voulu se mettre à l'abri de nouvelles surprises du genre de celle que fit le sire Riaville, en 1674 a fait raser tous les châteaux forts environnant Rodemack. » BRÉMOND, *op. cit.*, p. 8.

17) Le baron de l'Espée mit en place de 1852 à 1855 « un jardin potager et fruitier modèle ». BRÉMOND, p. 49.

18) Une partie de ces arbres ont aujourd'hui disparu à la suite des nombreuses tempêtes qui ont sévi dans la région ces dernières années.

acclimatés dans nos régions l'aient été dans le parc du château de Preisch. Ce n'étaient d'ailleurs pas les seuls arbres légendaires du parc. Il y a encore, nous dit-on, dans les profondeurs du parc, un énorme chêne de 4 m de diamètre et vieux de plusieurs siècles dont les anciens disaient qu'il servait de fourches patibulaires. Une statuette de la Vierge et l'Enfant a été trouvée encastrée dans le chêne en question, nous dit-on, et la tradition veut que les anciens se réunissent là pour rendre leur propre justice : une sorte de « thing » à la nordique au centre duquel se trouvait un relief qu'on dit avoir été le panneau retable d'un vieux calvaire figurant une Pieta. Une croix des champs dédiée à Nikolaus est visible en bordure du mur Est, lequel à cet endroit longe directement la voie romaine. La maçonnerie assez récente du soubassement laisse supposer que le monument a été récemment transplanté à cet endroit. Ailleurs nous découvrons une statue en pierre de sainte Madeleine, patronne de Preisch, agenouillée en pleine nature au milieu d'une colonnade de troncs d'arbres. En direction nord, au-delà d'une pépinière, nous arrivons à une petite plantation de châtaigniers, puis c'est un étang grouillant de poissons rouges, puis une mare aux canards où naviguent et s'ébattent des centaines de volatiles blancs. On nous dit d'autre part que le houx proliférait naguère un peu partout ainsi que le buis dont ne subsiste plus que quelques touffes. Le lierre, en revanche, croît ici librement de même que le gui et cela avec l'assentiment de Monsieur le Baron « qui aime ça » comme nous le dit avec respect notre guide... Attachement que nous comprenons et partageons pleinement ce jour d'automne doux et désolé, brumeux et nostalgique, où nous errons en silence⁽¹⁹⁾...

Adrien PRINTZ

19) A l'époque où ce texte a été écrit, l'on pouvait voir disséminés dans le parc et aux alentours de la chapelle quantité d'objets et vestiges divers qui actuellement sont disposés à l'intérieur du château et que le visiteur peut admirer à loisir. Nous donnons ici la description de ces objets tels que l'auteur a pu les voir alors : « Parmi les vestiges épars il y a une clef de voûte ornée de façon naïve et maladroite, on dirait le buste d'un personnage hirsute. Là une statue de saint Nicolas partiellement décapitée avec tous ses attributs, y compris le baquet d'enfants au drapé scrupuleux et à l'expression étudiée. Une longue pierre, peut-être une dalle, gravée d'une silhouette au dessin rudimentaire. Ailleurs nous trouvons un monticule de pierres presque toutes marquées de traces de sculptures : peut-être s'agit-il des débris du premier oratoire castral ? Nous découvrons un morceau de dalle illustrée d'un masque humain de facture incontestablement romane ainsi qu'un pilier à triple collerettes torsadées. Plus loin nous trouvons avec surprise diverses pièces de caractère nettement gallo-romain. Il s'agit tout d'abord de deux meules concaves en lave, intactes, d'un diamètre de 0,40 m épaisse de 5 cm et percées en leur milieu d'un orifice de même dimension. Ensuite la partie supérieure fortement corrodée d'une tête humaine à la forte chevelure en forme de casque et aux yeux caves et puis différents tronçons de colonne dont l'un à chapiteau dorique de 0,75 m. Nous ignorons malheureusement si ces derniers débris ont été exhumés sur place ou ramenés de la carrière de Puttelange. Signalons enfin six taques de cheminée, deux datées, l'une de 1619, l'autre de 1664; une troisième, marquée de trois fleurs de lys portant l'inscription suivante en allemand : HOCHZET CANA GALILEIA. LUC AN 2 CAPITEL; une quatrième, à sujet mythologique, plusieurs pierres tombales et marbres avec dédicace et enfin un bronze représentant la caravelle de Christophe Colomb.